Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 3, n° 1 | Mai 2012

Varia

Bertolini Gérard, *Montre-moi tes déchets... L'art de faire parler les restes*, Paris, L'Harmattan, 2011, 128 p.

Baptiste Monsaingeon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/9223>

DOI : 10.4000/developpementdurable.9223

ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Baptiste Monsaingeon, « Bertolini Gérard, *Montre-moi tes déchets... L'art de faire parler les restes*, Paris, L'Harmattan, 2011, 128 p. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 3, n° 1 | Mai 2012, mis en ligne le 05 juin 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/9223> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.9223>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Bertolini Gérard, *Montre-moi tes déchets... L'art de faire parler les restes*, Paris, L'Harmattan, 2011, 128 p.

Baptiste Monsaingeon

- 1 Nos déchets ont-ils quelque chose à nous dire de nous-mêmes et du monde ? A défaut de chercher à convaincre ou à affirmer une thèse, cet ouvrage se présente comme une analyse panoramique destinée à initier le lecteur, spécialiste ou non, à « l'art de faire parler les restes ». L'auteur, Gérard Bertolini, est le pionnier français de l'étude socio-économique des déchets. Se définissant volontiers comme un « poubellologue » ou un «

déchéticien », il travaille depuis les années soixante-dix à une exploration transversale des déchets, glanant dans l'économie, la sociologie, l'anthropologie sociale, la psychanalyse ou l'esthétique les traces d'une matière à penser qui force à dépasser les clivages disciplinaires¹. Aussi, nul ne s'étonnera de voir, dans le caractère fragmentaire de ce texte, dans sa forme plus proche de l'inventaire anecdotique que de l'essai, un effort continu pour susciter intérêt et curiosité à l'endroit même de ces restes parfois rebutants et souvent indésirables, mais qui sont autant de « *révélateurs, de marqueurs, de traceurs des espaces et de la société* » (p. 11).

- 2 En associant d'emblée la poubelle à la « *figure du miroir* » (p. 9), Bertolini affirme combien nos déchets constituent une trace « *en négatif* » de notre identité. Il se positionne ici dans la filiation de William Rathje, initiateur de la « *garbology* », et du français Jean Gouhier, fondateur de la rudologie, appliquant l'un comme l'autre des méthodes archéologiques à l'étude des gisements de déchets². Mais l'archéologie n'est-elle pas en soi déjà une « *science des dépotoirs* » (p. 13) ? C'est du moins ce que les deux premiers chapitres de l'ouvrage tendent à démontrer, soulignant que les traces de l'homme depuis ses origines sont des restes, des résidus d'un passé parfois lointain. Empreintes ou excréta fossilisés, chutes d'artisanat ou d'industrie, silex taillés, rebuts de potiers, autant de traces qui constituent le matériau même de la recherche archéologique, autant de restes devenus les conditions de possibilité d'une histoire pour l'humanité. Si les déchets font ainsi œuvre de mémoire, ils le font parfois aux dépens de ceux qui les produisent. C'est le cas de ces « *traces qui trahissent* » (p. 37). Empreintes digitales (p. 38) ou génétiques (p. 40), « *balistiques et traces de sang* » (p. 39), ces marques-là constituent, pour l'enquêteur, le policier ou l'historien, les preuves matérielles d'une culpabilité et parfois les indices enfouis d'une énigme sans réponse. Ainsi, plus banalement, on apprend ici que les poubelles sont un lieu privilégié de l'espionnage, le fisc y retrouvant bien souvent factures et autres « *cadavres* » de bouteilles ou d'emballages, témoignant d'une activité que l'on aurait cherché à cacher (p. 46).
- 3 La suite du texte, qui constitue le cœur du propos de l'ouvrage, s'organise autour de la question des rebuts domestiques, emblèmes et symptômes d'un présent du déchet. Dans le troisième chapitre, Gérard Bertolini dresse ainsi un inventaire assez peu digeste des méthodes, qu'elles soient directes ou non, de quantification et de qualification de ces rebuts quotidiens. Il s'efforce de décrire les résultats parfois imprécis et contradictoires qui apparaissent entre les différents organismes en charge de la production des statistiques du déchet. A ces approches fondées sur l'analyse de la consommation, l'auteur semble préférer les méthodes directes, centrées sur « *l'analyse de la composition des ordures ménagères* » (p. 57), qu'elles soient globales (à partir des quantités de volumes mis au rebut ou valorisés dans telle décharge ou telle usine de valorisation), ou « *avec prélèvement à la source* » (p. 59). On retrouve là tant le goût de l'auteur pour la démarche archéologique déjà évoquée, qu'une forme de primat accordé à ceux qui ont choisi d'étudier l'abject en y plongeant les mains.
- 4 C'est avec l'étude des « *contenus de poubelles* » (p. 67) que l'on semble percevoir le mieux le sens de la métaphore initiale du miroir : autrement dit, « *montre-moi comment tu jettes ou montre-moi ce que tu jettes et je te dirai qui tu es* ». Effectivement, à la différence des hommes, « *la poubelle ne ment pas* » (p. 60). Bertolini se lance alors dans une tentative non-exhaustive de typologie des jeteurs, sur la base de l'étude de leurs rebuts. L'auteur observe notamment que « *dans les poubelles des riches, on trouve*

davantage d'emballages, qui occupent beaucoup de volume (couramment plus de la moitié du total) », là où, « à l'inverse, « les pauvres ont l'ordure dense » (p. 71). Il propose également une série d'idéaux-types dans lesquels certains pourront peut-être se reconnaître : des « écolos purs et durs » (p. 77) aux « émules d'Hygie » (p. 78), ces caractérisations demeurent toutefois à l'état d'anecdotes et mériteraient, pour les spécialistes, d'être approfondies. Évoquant brièvement les enjeux liés à la « collecte sélective » (p. 80), tant au niveau des politiques publiques que des jeteurs et des travailleurs du déchet, la fin de ce long chapitre est consacrée à « l'analyse relative à quelques catégories de déchets ». On retiendra la comparaison intéressante des taux de gaspillage alimentaire de quelques pays riches (pp. 85-87) et une réflexion associant la tendance invasive des déchets plastiques à une forme originale de « néocolonialisme » (p. 89).

- 5 Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré au « devenir de nos déchets » (p. 95), à ce moment de « l'après-poubelle », de la collecte au stockage, en passant par le recyclage, la valorisation ou le réemploi. Ce tour d'horizon est encore une fois fragmentaire, et ressemble à bien des égards au caractère résolument hétérogène propre aux tas d'ordures. Si on retrouve ici la description de quelques décharges spectaculaires, de New-York à Shangaï, le lecteur comprend rapidement que ce principe d'accumulation du résiduel à la lisière des zones d'habitations a d'ores et déjà atteint ses limites. À passer en revue les différents exutoires alternatifs, des incinérateurs aux composteurs, de l'usine de tri mécano-biologique à la friperie, il apparaît clairement qu'il n'existe pas de solution miracle aux problèmes présents et à venir que génèrent nos rebuts.
- 6 Soulignant, en conclusion, que la tendance à l'augmentation des volumes de déchets ménagers dans le monde n'est pas en situation d'être infléchie (p. 120), Gérard Bertolini invite à penser que les déchets d'aujourd'hui, banals ou inertes, dangereux ou nucléaires, constituent d'ores et déjà l'héritage que nous léguons aux générations futures, à ces enfants de demain qui « maudiront notre imprévoyance » (p. 117). Sceptique vis-à-vis des promesses portées par les objectifs de « zéro-décharge » ou de « zéro-déchet » qui lui apparaissent aussi radicales qu'utopiques, Bertolini en vient notamment à interroger la capacité de ceux qu'il nomme les « décroissants » à « entraîner dans leur sillage l'ensemble de la société planétaire » (p. 122). Loin de déplorer le retour d'une certaine mode de la frugalité, Bertolini interroge toutefois les limites des appels répétés à la réduction de nos déchets. Évoquant la figure fantasmagorique de « l'homme sans déjections » (p. 122), l'auteur en vient à nous demander si un monde sans déchet est réellement souhaitable. « Qui n'a pas d'ombre n'a pas d'identité (...) le miroir vide peut effrayer ». (p. 122). La question doit donc rester ouverte, même si l'on conçoit aisément ici que, pour le « déchéticien », la disparition totale du résiduel serait davantage la marque inquiétante d'une asepsie généralisée que celle d'une authentique sobriété, aussi heureuse soit-elle.
- 7 Ainsi, là où, partout, l'équilibre des écosystèmes est chaque jour un peu plus menacé par l'envahissement détritique en cours, il devient donc urgent d'apprendre à regarder en face ces miroirs que sont nos poubelles. Peut-être aurons-nous la chance d'y découvrir que les déchets comme les hommes ne sont que les simples fragments d'un même monde limité, dans lequel il n'est pas d'autre alternative que de cohabiter.

NOTES

1. Voir notamment, *Rebuts ou ressources ? La socio-économie du déchet*, Entente, 1978 ; *Homo plasticus ; les plastiques, défi écologique*, Sang de la Terre, 1991 ; *Le déchet, c'est les autres*, Erès, 2006.
 2. Voir W. Rathje, C. Murphy, *Rubbish ! The archeology of Garbage*, University of Arizona Press, 2001 ; Jean Gouhier, *Rudologie, science de la poubelle*, Université du Maine, 1988.
-

AUTEUR

BAPTISTE MONSAINGEON

Baptiste Monsaingeon est doctorant au CETCOPRA (Centre d'Etude des Techniques, des Connaissances et des PRAtiques), Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Sa thèse, soutenue par l'ADEME, porte sur les pratiques contemporaines de mise au rebut.